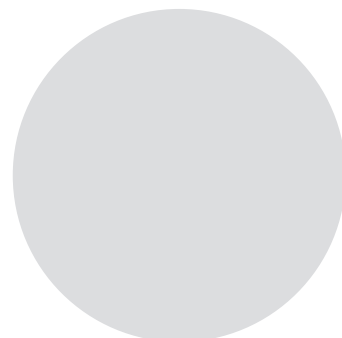




Sommaire

“Il y a des anges qui dansent sur le lac”

création 2009

Présentation du projet artistique

2

Extraits de la pièce

5

Equipe artistique

8

Itinéraire de la compagnie

13

Précédentes créations et revue de presse

15

Contacts

19

«Il y a des anges qui dansent sur le lac»

Résumé de la pièce

Simon, la soixantaine, peintre de métier et spécialiste des marines, atteint sans le savoir le terme de sa vie. Par un étrange concours de circonstances, sa fille ainée revient après quinze ans d'absence dans la maison de son enfance et retrouve là un passé avec lequel chacun va se réconcilier. Se frayant un chemin parmi les cinq personnages de la pièce, entre rêve et réalité, le père de Simon ressurgit du lac dans lequel il s'était noyé quarante ans plus tôt. Et tout ce monde, dans la ronde éperdue du temps qui nous bouscule et nous apaise aussi parfois, tisse au fil des pages la toile d'un tableau de famille dans lequel chacun apportera sa touche. Pièce sur un deuil qui libère et apporte aux protagonistes le sentiment d'être passés au-delà des échecs et des rancœurs, *Il y a des anges qui dansent sur le lac* clôt par cette commande d'écriture à Paul Emond un cycle de trois pièces sur ce thème, mises en scène par Olivier Chapelet.

La pièce sera éditée aux Editions Lansman au cours de l'automne 2009

«Il y a des anges qui dansent sur le lac»

Genèse d'une production en clôture d'un cycle de trois pièces

A l'issue d'*Autour de ma pierre, il ne fera pas nuit*, de Fabrice Melquiot, s'est imposée la volonté de poursuivre mon parcours de metteur en scène avec la même équipe de comédiens (et des autres collaborateurs d'ailleurs), parce qu'à l'occasion de ce dernier spectacle s'étaient tissés des liens suffisamment forts pour que nous nous donnions les moyens de les faire prospérer.

Ayant toujours alterné un texte d'auteur francophone vivant et un texte du répertoire européen, j'ai donc cherché activement une pièce classique dans laquelle chacun des six comédiens aurait un rôle qui pourrait lui convenir. Nous avons lu ensemble *La dame de la mer*, d'Ibsen, puis *Antigone*, de Sophocle, dans la nouvelle traduction de Florence Dupont, mais l'étincelle ne s'est pas produite en moi.

Comme je suis à la tête d'un théâtre dans lequel j'ai donné une forte impulsion dans le domaine de l'écriture contemporaine, il m'a semblé alors logique de déroger au principe d'alternance classique/contemporain, et de m'orienter dès lors vers un auteur vivant, afin de lui passer commande d'un texte à destination des comédiens.

Le choix de Paul Emond s'est tout de suite imposé. Nous avons fait connaissance en 2000 lorsque j'étais allé timidement lui demander les droits d'*Inaccessibles amours*, que je montai en 2001. Puis, des liens d'amitié se sont tissés entre nous, il est venu voir mes spectacles, je suis allé voir les pièces dont il était l'auteur. Pour cette commande, j'avais besoin d'un auteur dont je me sente proche, et qui manie avec habileté l'art d'émouvoir et de faire rire. Je l'ai appelé le 6 janvier 2008, point de départ de notre nouvelle collaboration, avec pour lui une double contrainte : celle d'écrire pour une distribution imposée, avec en toile de fond la thématique du deuil que je lui imposais, afin de clore un cycle de trois pièces bâties sur ce thème. *Les Troyennes* abordait le deuil sous l'angle de la guerre et de la mémoire, *Autour de ma pierre, il ne fera pas nuit*, sous celui d'une impossibilité à dépasser la souffrance qui met les personnages en état d'être exclusivement dans l'évocation du passé. Dans *Il y a des anges qui dansent sur le lac*, le deuil sera au contraire celui de la libération, un deuil nécessaire et salvateur ouvrant les portes d'une liberté retrouvée.

A l'heure qu'il est, le texte est en cours d'écriture dans un aller-retour régulier entre Paul Emond et moi. Quelques extraits sont présentés dans les pages qui suivent, accompagnés d'une note d'intention de l'auteur.

“Il y a des anges qui dansent sur le lac”

Deux ou trois choses à dire déjà sur une pièce en cours d'écriture

Un thème imposé : le deuil que l'on dépasse, la paix que l'on fait avec soi-même et avec son passé. Une pièce à écrire pour six acteurs déterminés : deux femmes, environ 37 et 34 ans ; quatre hommes, environ 58, 48, 46 et 35 ans ; autrement dit, des personnages dans la maturité. Restait à mêler à ces contraintes l'imaginaire de l'auteur et la spécificité de son écriture...

La première image qui s'est imposée a été celle d'un lieu frontière. D'abord la rive d'un fleuve, remplacée très vite par celle d'un lac. Présence très physique et en même temps très mystérieuse de cette immense masse d'eau : le ciel, les arbres, les visages s'y reflètent, un double du monde y apparaît. Quelques légendes également, qui aussitôt remontent du fond de la mémoire : celle du village englouti ou celle de la dame du Lac dont le château se dresse au plus profond de l'eau. Des bois tout autour du lac. Et une grande et vieille maison isolée où se passerait l'essentiel de la pièce...

Puis, s'est présenté un premier personnage pour habiter ce lieu - son rôle serait destiné au plus âgé des acteurs : un peintre, qui poursuivrait ainsi la galerie des peintres déjà nombreux qui peuplent mes pièces et mes romans. Mais un peintre bien particulier : enfermé la plupart du temps dans son atelier, bougon, misanthrope, Francis ne peindrait que des « marines », spécialité de tableaux bien déterminée à laquelle il s'est paradoxalement voué, dirait-il, parce qu'il n'a jamais vu la mer et qu'il se refuse à la voir. Un personnage un peu grotesque, donc, tel que j'ai toujours la fâcheuse tendance de les imaginer...

Deux autres personnes vivraient avec ce peintre, dont la femme est partie depuis longtemps : Elsa, la plus jeune de ses

filles, et Frédéric, un lointain cousin arrivé là il y a de nombreuses années. Abandonnée par sa mère quand celle-ci s'est tirée, Elsa vivrait au bord du lac une existence faite pour une bonne part de frustrations ; son projet secret et ardent serait d'avoir un enfant, ce à quoi elle ne parviendrait pas malgré, dans ce seul but, son passage par de nombreux bras. Quant à Frédéric, devenu très vite l'homme à tout faire de la maison, ce serait un être frustré, un peu simple ; il serait le souffre-douleur de Francis et consacrerait une bonne partie de son temps à pêcher sur le lac...

Les trois autres personnages, ai-je imaginé peu à peu, seraient liés aux événements qui viendraient perturber la vie de la maison et donner à la pièce sa trame narrative. D'abord, le retour après vingt ans d'absence, d'Aude, la fille aînée, emmenée jadis par sa mère et dont Francis et Elsa n'auraient plus jamais eu la moindre nouvelle. Aude, accompagnée par Patrice, un être aux activités quelque peu interlopes, qu'elle présenterait comme son mari mais dont elle supporterait mal la présence. L'arrivée inopinée de ce couple rouvrirait assurément de vieilles blessures et provoquerait aussi tensions et conflits...

Puis il y aurait des événements plus farfelus et sans doute plus perturbants encore. Le père de Francis aurait disparu quand celui-ci était encore adolescent, peut-être se serait-il noyé dans le lac. Les derniers temps, le peintre verrait souvent son père lui apparaître en rêve et l'abreuer de reproches. La pièce comporterait donc des scènes oniriques où le personnage de père aurait l'âge qu'il avait lors de sa disparition, c'est-à-dire celui de l'acteur le plus jeune. Inversion plaisante que celle de ce père de 35 ans s'adressant à un fils de 58 ans...

Plus encore : le même acteur plus jeune jouerait le rôle de Yann, un homme en train de se noyer et que l'on repêcherait *in extremis* dans le lac. On verrait donc le peintre confronté à ce double de son père, ou son fantôme, ressorti du lac où il s'était noyé longtemps auparavant...

Du rêve à la réalité, de l'imaginaire au tangible, la frontière serait ainsi suffisamment poreuse pour que le climat de la pièce soit autant teinté d'onirisme et d'absurdité que de références apparemment plus réalistes. Autrement dit, un monde que seule une scène de théâtre pourrait faire exister...

Restait à bien agiter tous ces ingrédients et à laisser dériver ces six habitants de la maison du lac au fil de l'écriture. Restait aussi à les voir se libérer peu à peu de la part douloureuse du passé que chacun véhicule. Que Francis se refuse à voir la mer, qu'Aude soit revenue presque malgré elle vers ce père et cette sœur devenus des inconnus, qu'Elsa désire être enceinte de façon presque compulsive, que Frédéric n'ait d'autre confident que l'eau du lac, que Patrice cherche en vain qu'Aude se soucie de lui, que Yann ait voulu se suicider, tout cela n'est plus aujourd'hui le seul fait du caprice de l'auteur. Depuis que la pièce est en cours d'écriture, chacun des personnages s'est approprié ce que je lui ai donné et qui lui appartient désormais autant qu'à moi. Puisse chacun, de l'intérieur de ses propres mots et de ses propres répliques, tracer un chemin qui l'amène, peu ou prou, à trouver une forme de réconciliation avec ce qu'il est pour l'essentiel. Que cela se réalise et il n'en sera que plus évident qu'*Il y a des anges qui dansent sur le lac*.

“Il y a des anges qui dansent sur le lac”

Scène 2

SIMON, en solo

D'abord mon père qui débarque dans mes rêves. Puis, un beau soir, ma fille aînée qui débarque dans la maison. Les revenants, morts ou vivants, je m'en passerais.

CLAIRE, en solo

Elle se pointe sans prévenir et à la seconde je la reconnais. Nina. Ma sœur. Toujours cette façon, où qu'elle arrive, de monter sur le trône et d'adresser un sourire hautain à ses sujets. Qu'est-ce qu'elle vient foutre ici ? Il y a un mois, il y avait une lettre d'elle. Quand j'ai vu le nom au dos de l'enveloppe, je l'ai déchirée sans l'ouvrir. Je n'en ai pas parlé au vieux.

SIMON, en solo

Elle dit son nom et j'en reste abasourdi, je ne l'avais pas reconnue. Nina. Je n'ai pas la fibre paternelle mais je devrais me sentir heureux. Nina qui me revient de ma vie antérieure. Qui me revient de ma vie d'enfer, avec sa mère c'était l'enfer en permanence. Nina qui raconte qu'elle a voulu nous revoir. Ah, bon ? Après tout ce temps ? Pourquoi pas, si ça lui dit. Elle ne dit pas grand-chose de plus, moi non plus je ne sais trop quoi dire, Claire ne dit rien, Yvan n'est jamais loquace. Alors, pour dire quelque chose, je dis : « Bon, eh bien, puisque tu es là, si tu veux rester un peu, reste un peu, la maison est vaste. »

YVAN, en solo

Moi, je n'aurais pas pu la reconnaître, j'ignorais que j'avais une autre cousine, Simon et Claire ne l'ont jamais dit. Une belle femme. Si ça l'intéresse, je l'emmènerai pêcher sur le lac. Claire, ça ne l'intéresse jamais. Claire aussi est une belle femme.

NINA, en solo

Je leur dis que Madeleine est morte, que je l'ai écrit. Est-ce que la lettre ne serait pas arrivée ? Moi, en tout cas, je suis arrivée. Regardez, regardez bien, Nina fait son grand retour à la maison du lac. Ça n'a pas l'air de les impressionner beaucoup. Qu'est-ce que j'attendais ? Qu'ils me

sautent au cou ? Ah si, tout de même, voilà le cousin qui me dévore des yeux. Un beau morceau, la cousine, pas vrai ?

YVAN, en solo

Avec une belle femme, je n'ai pas la moindre chance. Tu peux regarder mais pas toucher.

CLAIRE, en solo

La méchante mère est morte. Quand j'apprends ça, je me mets à trembler comme une feuille. Surtout ne pas me donner en spectacle. Je devrais me lever, je devrais sortir. Une main de fer me plaque au sol, trop de souvenirs défilent sur écran géant.

NINA, en solo

Mon père ronchonne exactement comme il faisait jadis pour un oui, pour un non : on aurait pu le prévenir de la mort de sa femme ! Je dis que c'était dans la lettre. Et que Madeleine n'était plus sa femme depuis quinze ans. Depuis le soir où elle a dit : « Avec un peintre, on est toujours trois au lit : toi et lui et sa peinture ; j'ai assez donné, viens, Nina, on s'en va. » J'ai demandé : « Et Claire ? » Madeleine a dit : « Oh ! Celle-là ! » Mais au plus fort de la dispute, mon père a crié : « Si tu en prends une, alors l'autre aussi ! Débarasse le plancher avec ta progéniture ! » Du coup, Madeleine l'a prise aussi et on est parties toutes les trois.

CLAIRE, en solo

Après quelques kilomètres, brusquement la méchante mère a freiné. « Toi, tu dégages », elle m'a crié. Elle m'a poussée hors de la voiture, a claqué la portière et a redémarré. Nina n'avait pas bronché.

NINA, en solo

Je voudrais prendre Claire dans mes bras, lui dire qu'elle est restée ma petite sœur.

CLAIRE, en solo

Qu'est-ce qui lui prend de me regarder comme ça ? Quinze ans après, tu ne crois pas que c'est un peu tard ?

NINA, en solo

Oh ! Et puis non ! D'ailleurs, je n'ai qu'une envie, me tirer d'ici. Je me demande pourquoi je suis revenue, pourquoi je reste. Oui, je sais, parce que je suis à bout. A bout de tout. Plus un radis, plus de moral, plus où aller. Revenue où jamais je ne croyais revenir. C'est presque avec bonheur que j'avais suivi Madeleine. Pour mon père, je n'existais pas. Pas plus qu'aujourd'hui, évidemment.

CLAIRE, en solo

Je suis restée des heures dans la nuit noire, prostrée près d'un fossé. Au petit matin, j'ai cherché mon chemin, j'ai fini par apercevoir le lac. Le vieux dormait. Je l'ai réveillé. Il a dit : « Bon, eh bien, puisque tu es là, si tu veux rester un peu, reste un peu. »

YVAN, en solo

A moi aussi, Simon avait dit ça : « Bon, eh bien, puisque tu es là, si tu veux rester un peu, reste un peu. » C'était un jour où je me sentais trop seul, alors je m'étais pointé jusqu'ici. Mon père et ma mère venaient de mourir dans un accident de foire. Ils étaient montés dans le toboggan volant et le toboggan volant s'était écrasé au sol. Quand je suis arrivé, la maison était déjà en mauvais état, j'ai proposé de réparer un peu à gauche et à droite. Claire venait d'avoir dix-huit ans, elle était belle comme un croissant de lune.

CLAIRE, en solo

Comme si le cinéma de Nina ne suffisait pas, voilà Yvan qui s'y met. Yvan et son regard de loup affamé.

YVAN, en solo

Et Claire est toujours aussi belle.

CLAIRE, en solo

Un jour, il me fera une grande déclaration d'amour. Du genre : « Si tu ne veux pas de moi, je me jette dans le lac. » De toute manière, il sait nager.

“Il y a des anges qui dansent sur le lac”

Scène 2 (suite)

SIMON, en solo

Bon, eh bien, moi, je ne vais pas tarder à me réfugier dans mon atelier. Enfant prodigue ou pas, les longues conversations n'ont jamais été mon fort. Je suis un misanthrope certifié.

NINA, en solo

Dire quelque chose, dire n'importe quoi

mais en finir avec ce silence. (A Claire et Simon.) Ca fait plus de cinq ans que je fais du théâtre. Si vous vous rappelez, j'ai toujours voulu faire ça. Il y a quelques semaines, j'ai terminé une longue tournée. Une pièce de Tchekhov.

SIMON

Je vous laisse, il se fait tard. (A Nina.)

J'ai commencé une nouvelle marine. Passe la voir, à l'occasion.

NINA

Je suis curieuse. Et je te raconterai plus.

SIMON

Peut-être, oui. Si tu y tiens.

Scène 3

NINA, en solo

La maison d'enfance. Pendant toutes ces années, elle m'est revenue par flashes intenses : le soleil dans les fenêtres, un vieux meuble qui gémit, l'odeur de la cheminée, les voix qui s'appellent dans les étages. On sort, il y a du brouillard sur le lac et les bois tout autour jouent à cache-cache. Une autre fois, la surface de l'eau brille comme un miroir. Tant de sensations qu'on voudrait retrouver. Et puis, tout ressemble à ce qu'on a connu mais on ne retrouve rien. (A Claire.) Je sais que tu n'as qu'une envie, c'est de me voir repartir.

CLAIRE

Je n'ai pas dit ça.

NINA

Que tu le dises ou pas, je le sais.

CLAIRE

Qu'est-ce qui t'étonne ?

NINA

Laisse-moi une chance.

CLAIRE

Qu'est-ce que tu es venue foutre ici ?

NINA

Tu le vois bien, Claire : vous retrouver, chercher à vous retrouver.

CLAIRE

Et il t'a fallu quinze ans pour te décider.

NINA

Je ne demande qu'un tout petit peu d'accueil. Pour un tout petit peu de temps.

CLAIRE

Eh bien, voilà, tu as ce que tu veux.

NINA

Je veux retrouver ma petite sœur.

CLAIRE

Il n'y a plus de petite sœur, Nina.

NINA

Je savais que tu étais restée ici. Je me suis renseignée.

CLAIRE

Alors, pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt ?

NINA

Plus le temps passait, plus j'avais honte.

CLAIRE

Non, Nina, tu n'avais pas honte. Tu menais ta vie, c'est tout. Ta belle vie. Ta vie dans le grand monde. Toi, tu avais tous les droits. Tu as toujours eu tous les droits, tu as toujours fait ce que tu voulais.

NINA

Tu as raison, je fais du théâtre. Ce que je rêvais de faire depuis toujours.

CLAIRE

Tu vois. Alors, de quoi te plains-tu ?

NINA

Rien que des rôles merdiques, des tournées à la con, du gagne-misère, des publics qui s'en foutent. Tu veux en savoir plus ?

CLAIRE

Même pas.

NINA

Tu es devenue impitoyable, Claire.

“Il y a des anges qui dansent sur le lac”

Scène 3 (suite)

CLAIRE

Je suis devenue ce que je suis devenue.

NINA

Pourquoi es-tu restée ici ?

CLAIRE

Ca me regarde.

NINA

Tu es heureuse ?

CLAIRE

Bien sûr.

NINA

Tu as de la chance.

CLAIRE

J'ai beaucoup de chance, oui. Comme tu vois. Tout est tranquille ici, on vit tranquillement.

NINA

Madeleine m'avait fait jurer de ne jamais revenir.

CLAIRE

Nina, elle m'a jetée hors de la voiture et toi, tu n'as pas bronché.

NINA

Je te demande pardon.

CLAIRE

Je n'en ai rien à foutre, de ta demande. Tu m'entends ? Je n'en ai rien à foutre.

NINA

Mille fois je me suis dit : je m'en vais, je quitte Madeleine, je retourne à la maison du lac. Mille fois je me suis dit : Claire m'attend.

CLAIRE

Arrête tes salades.

NINA

Tu es toujours aussi belle.

CLAIRE

Je n'ai jamais été belle.

NINA

Oh si, Claire. Et tu l'es toujours.

CLAIRE

Je fais plus que mon âge. Toi aussi, d'ailleurs.

NINA

Tu venais me rejoindre dans mon lit, tu te blottissais contre moi, je te caressais, je t'embrassais.

CLAIRE

Des histoires de gosses.

NINA

On a appris le plaisir ensemble. Le plaisir, Claire.

CLAIRE

C'est pour me raconter ça que tu es revenue ? Regarde-toi, tu es lamentable, on dirait un chien qui supplie pour avoir une caresse. Laisse-moi maintenant.

NINA

Claire, attends.

CLAIRE

Laisse-moi, je te dis. (Nina s'en va. Claire en solo.) Il y a longtemps déjà, j'ai rêvé qu'elle était morte. Son corps gisait à mes pieds, je la regardais et je pensais : je devrais être triste et j'en suis bien contente, tiens, tiens. Je me suis penchée sur elle, elle avait plein de verrues sur le visage. Je me suis réveillée en sursaut, la pluie battait violemment contre la vitre, j'ai senti en moi un trou béant. Il ne m'a pas quitté depuis. Peut-être que si un jour je porte un enfant, ce sera différent.



Olivier Chapelet - photo Benoît Linder

« Il y a des anges qui dansent sur le lac »

Olivier Chapelet, metteur en scène

En 1990, à l'âge de 26 ans, Olivier CHAPELET signe son premier contrat d'acteur professionnel après avoir été diplômé de l'Enseignement Supérieur et travaillé dans l'industrie puis au Centre Dramatique Régional de Poitiers, comme administrateur.

Entre 1990 et 2002, il a joué dans plus de vingt spectacles mis en scène notamment par Jean-Pierre Vincent, Alain Bézu, Jean-Louis Hourdin, Etienne Pommeret, Pierre Diependaële et Gino Zampieri. Il a tourné également dans plusieurs téléfilms pour TF1 et France 3.

En 1995, il met en scène, à Poitiers, "Farceries" d'après des textes de Rutebeuf et André de la Vigne et en 1998, à Forbach, "Un essay ou il estoy question de la manière de composer les chansons", spectacle de théâtre musical d'après des textes de Marin Mersenne. Il fonde en 1997 la compagnie OC&CO avec laquelle il monte, en octobre 1999, "Solness Le Constructeur" d'Henrik Ibsen, à Strasbourg et dans d'autres villes alsaciennes, puis "Inaccessibles amours", pièce de Paul Emond, jouée 45 fois entre Strasbourg, le Festival d'Avignon et la Région Alsace (2001-2003). Ensuite dans le cadre de la résidence de la compagnie OC&CO à l'Espace Grün de Cernay, il met en scène "Les Troyennes", de Sénèque, au cours de la saison 2004-2005 (en tournée la saison suivante). Enfin en 2007, il crée « Autour de ma pierre, il ne fera pas nuit », un texte de Fabrice Melquiot, dont la tournée s'étale entre mars 2007 et avril 2009.

Il a collaboré avec différentes compagnies de théâtre amateur d'Alsace et de Lorraine et animé plusieurs ateliers de pratique artistique pour adultes. Son activité de formation s'est dirigée plus particulièrement vers les classes de Baccalauréat Option Théâtre du Lycée Camille Sée de Colmar, où il est intervenu jusqu'en 2005 ainsi qu'en direction des professionnels par le biais de stages réguliers.

En 2002, il a été l'assistant de Jean-Claude Berutti à la Comédie de Saint-Etienne et au Théâtre du Peuple de Bussang.

Il dirige les Taps - Scènes strasbourgeoises depuis le 1^{er} juin 2005.



Mon parcours professionnel est jalonné d'étapes, rythmé par des prises de conscience qui me reviennent en mémoire.

Je suis venu au théâtre alors que mes études, déjà avancées, me conduisaient vers d'autres horizons. A vingt-trois ans, j'ai pris une décision importante entre toutes : suivre la voie de mon cœur, de mon instinct, faire corps avec une passion que je sentais sourdre en moi, confuse et présente, celle des mots et de la création. J'aurais aussi bien pu me diriger vers la musique que je pratiquais à l'époque en essayant de faire sonner ma voix sur des accords de guitare. Mais les paroles que j'écrivais m'enivraient une semaine pour me décevoir à l'issue de ce terme et me pousser à en écrire d'autres, plus nettes, plus fidèles à mes pensées, mais tout aussi éphémères dans les arcanes de mon estime. Le théâtre vint un peu par hasard, au cours de mes études rouennaises, me faire porter d'autres mots, ceux des autres, jamais décevants, qui me procurèrent des émotions nouvelles et tellement plus fortes. Après de longues tergiversations, un séjour de dix-huit mois au Japon me permit de me mettre au clair avec moi-même : de retour en France, je suivrais la voie du théâtre

en combinant ma passion et mes aptitudes professionnelles à la gestion. Un poste d'administrateur se présenta à moi en janvier 1989 au Centre Dramatique Régional de Poitiers, dirigé alors par Jean-Louis Hourdin et Robert Gironès. Ce fut une année très marquante où je découvris le monde de la création professionnelle, les auteurs contemporains, les couloirs impressionnants de la Rue Saint-Dominique où Bernard Dort avait son bureau. Je découvris surtout ma tenace et persistante attirance pour la scène et pris définitivement conscience que je me fourvoyais dans la filière de l'administration que j'avais un temps considérée comme un compromis acceptable. Alors, un soir en quittant le bureau, j'écrivis à Alain Bézu, directeur du Théâtre des Deux-Rives de Rouen que j'avais rencontré quelques années auparavant, pour lui dire que j'étais prêt à quitter mon poste pour n'importe quelle autre fonction qui soit en prise directe avec le plateau. A mon retour à Paris, une réponse positive m'attendait : il me proposait d'être son assistant et de jouer le rôle du messenger dans Médée de Jean Vauthier. Je me souviens du 1er janvier 1990, veille de mon départ à Rouen vers un autre univers...

Mes débuts d'acteurs furent tout à la fois chaotiques et enthousiasmants, avec des spectacles prenants succédant à des engagements alimentaires dans lesquels j'avais l'impression de me compromettre. Une vingtaine de créations se sont ainsi succédées grâce auxquelles j'ai mûri un projet encore plus intime, long à éclore comme tout ce que j'ai entrepris d'important : devenir metteur en scène. Je me sentais petit à petit m'éloigner de l'interprétation où je ne trouvais pas suffisamment d'espace de création ni de satisfaction personnelle. Curieusement ce sont les mauvaises pièces dans lesquelles j'ai joué (le soir de mes trente ans j'étais à la fois fier de saluer car j'étais sur une scène, et piteux d'être distribué dans un spectacle aussi prétentieux que vide...) qui m'ont donné la force de surmonter mes doutes, par l'intuition naissante de pouvoir faire au moins aussi bien que ces metteurs en scènes qui m'avaient engagés dans des spectacles dont je ne partageais ni le fond ni la forme.

L'Alsace m'a permis ce pas ô combien important dont je lui sais gré.

(suite page suivante)

(suite de la page 7)

Le 16 mars 1996, je débarquais à Strasbourg avec une petite famille qui n'allait pas tarder à voler en éclats : une occasion de travail pour mon ex-femme s'était combinée avec notre désir de quitter Paris. Je trouvais ici des relations humaines plus simples et plus saines dans un milieu théâtral dont je ne savais rien, et qui m'offrirait bientôt l'opportunité de me mettre au travail en opérant la transition tant espérée. *Solness le constructeur* d'Ibsen fut la première pierre que je posai en terre alsacienne, avec le concours essentiel et précieux de Pierre Diependaële.

Depuis, au fil des quatre créations réalisées entre 1999 et 2007, rien n'a démenti mon attachement féroce au plateau, rien n'a altéré mon engouement pour la relation à l'acteur, la défense des auteurs et la fédération d'une équipe, rien n'a entamé la certitude que je suis, dans cette fonction, au cœur d'un processus créatif personnel qui, en s'additionnant à tous les autres, participe à construire la pensée et remplit ainsi un rôle essentiel dans la société.

C'est ce dernier point qui, à partir de 2003, a affûté mon désir d'un ancrage géographique sur un territoire, afin d'y établir des relations pérennes avec un public, convaincu que c'est dans la durée que l'on parvient à tisser des liens forts entre le théâtre, qui a besoin du public, et une population qui, dans sa grande majorité, ne ressent pas le besoin du théâtre. Après une candidature malheureuse au Théâtre du Peuple de Bussang, j'ai pris mes fonctions de directeur des Taps le 1er juin 2005.

Aujourd'hui, quand je regarde le chemin parcouru, somme de succès autant éphémères que sont tenaces en pensée les échecs, le doute se mêle à l'assurance. Aussi sûr que je sois d'être, en tant que metteur en scène, au cœur d'une intimité créatrice et au service d'une ambition qui dépasse les frontières de ma petite personne, il m'arrive souvent de douter de la solidité de mon engagement au regard des difficultés qui se dressent dans la réalisation des productions. Ces derniers mois, je me suis demandé si j'aurais encore longtemps la force de porter des projets de théâtre, la folle et dérisoire prétention d'avoir sur telle

œuvre un regard qui mérite l'attention des soutiens, l'enthousiasme tellement nécessaire à la distance qui fait la beauté des œuvres dont on se souvient.

Et pourtant, je sollicite à nouveau le soutien des tutelles et des structures de diffusion pour une nouvelle création qui mûrit depuis plusieurs mois, preuve qu'au fond de moi la petite flamme n'est pas morte... Mais pour la préserver, j'ai décidé que ce nouveau spectacle serait, en quelques sortes, un passage. Passage à un théâtre qui porte en lui l'esprit de troupe, qui recherche de nouveaux horizons en s'adjoignant une chargée de diffusion nationale, et qui met en œuvre pour la première fois une aventure de théâtre total, depuis son écriture jusqu'à sa réalisation. Ces trois éléments conjugués me permettent d'inscrire ce projet dans la lignée des précédents (exigence et accessibilité), et de poursuivre ainsi un parcours qui veut allier la passion du théâtre à une certaine forme d'humanisme.

Olivier Chapellet
5 septembre 2008



photo Myriam Debehault

« Il y a des anges qui dansent sur le lac »

Paul Emond, auteur

Principales publications

Théâtre

Les pupilles du tigre, Didascalies
Convives, Les Eperonniers
Moi, Jean Joseph Charlier, dit Jambe de bois, héros de la révolution belge, Cahiers du Rideau de Bruxelles
Inaccessibles amours et *Malaga*, Lansman
Caprices d'images, Lansman
A l'ombre du vent, Lansman
Le Royal, Lansman
Grincements et autres bruits, Lansman
Seul à Waterloo, seul à Sainte-Hélène, Lansman
Contes de l'errance 1 et *Contes de l'errance 2* (avec Gilles Boulan et Jean-Daniel Magnin), Lansman.
Les îles flottantes, Lansman
Le sourire du diable, Lansman
Histoire de l'homme, tome 1, Lansman.
Tristan et Yseut, Editions Maelström

Romans

La danse du fumiste, Labor, coll. Espace Nord
Plein la vue, Labor, coll. Espace Nord
Paysage avec homme nu dans la neige, Labor, coll. Espace Nord
Tête-à-tête, Les Eperonniers, Labor, coll. Espace Nord
Abraham et la femme adultère (dans Jacques De Decker et Paul Emond, *Histoires de tableaux*), CFC Editions
La visite du plénipotentiaire culturel à la basilique des collines, Labor

Essai

Une forme du bonheur, Lansman

Né à Bruxelles en 1944. Après un doctorat en philologie romane à l'Université de Louvain, il séjourne trois ans en Tchécoslovaquie et y écrit son premier roman, *La danse du fumiste* (1979, prix triennal du roman). Rentré en Belgique, il publie d'autres romans, est attaché scientifique aux Archives et Musée de la littérature à Bruxelles, puis devient professeur à l'Institut des Arts de Diffusion (IAD) à Louvain-la-Neuve, où il enseigne la littérature et l'écriture dramatique.

Très vite, il s'est également versé vers le théâtre. Sa première pièce, *Les Pupilles du tigre*, est jouée en 1986, puis c'est *Convives* en 1989 (prix triennal du théâtre). Une vingtaine d'autres suivent. Montés pour la plupart à Bruxelles et en Wallonie (Rideau de Bruxelles, Théâtre National, Centre Dramatique Hainuyer, Théâtre de la Valette, etc.), ces textes le sont aussi en France (Théâtre Ouvert à Paris, Théâtre du Nord à Lille, Théâtre du Gymnase à Marseille, Compagnie OC&CO à Strasbourg, etc.), au Québec, et même parfois aux Etats-Unis, en Angleterre, en Roumanie ou en Bulgarie.

Parallèlement, il a écrit pour le théâtre une vingtaine d'adaptations de textes non dramatiques ou de pièces étrangères, dont une "trilogie de l'errance" (*L'Odyssée d'Homère*, *Don Quichotte de Cervantès* et *Le Château de Kafka*) ou récemment un *Tristan et Yseut*. Toutes ces pièces et adaptations l'ont conduit, tant en Belgique qu'en France, à des compagnonnages artistiques avec des metteurs en scène et des acteurs d'esthétiques parfois très différentes, une diversité d'expériences qu'il recherche et dont il se réjouit.

En 1996, il a reçu le prix Herman Closson de la SACD (Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques) pour l'ensemble de son œuvre théâtrale. Le numéro 60 (paru en 1999) de la revue *Alternatives théâtrales* lui est consacré. On trouve également un important dossier sur ses romans dans le numéro de février-mars 2005 de la revue *Indications*. Une étude sur l'ensemble de son œuvre (Joseph Duhamel, *Paul Emond Vrai comme la fiction*) a paru en 2006 aux Editions Luce Wilquin.

“Il y a des anges qui dansent sur le lac»

Paul Emond

Générique

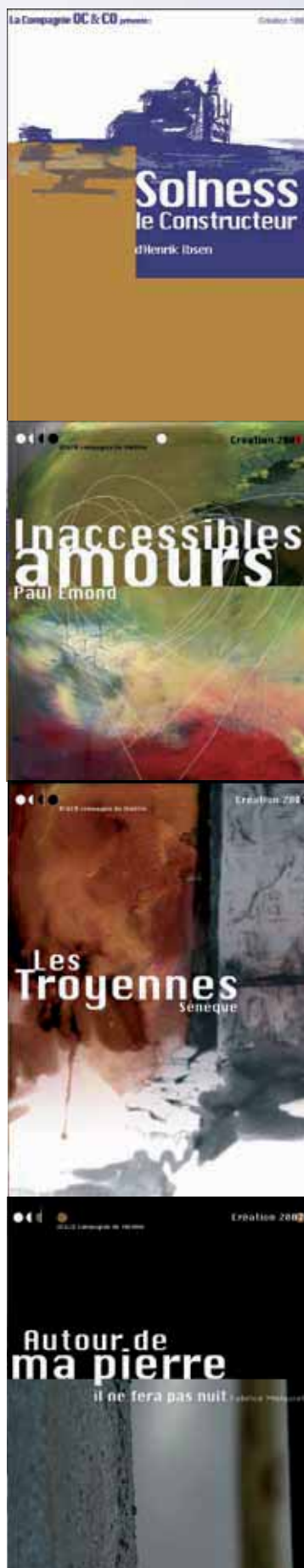
Mise en scène :	Olivier Chapelet
Scénographie :	Emmanuelle Bischoff
Lumières :	Gerdi Nehlig
Création musicale et sonore :	Olivier Fuchs
Réalisation filmique :	Gontran Froehly
Costumes :	Florence Bonhert
Administration :	Vinca Schiffmann
Diffusion :	Carol Ghionda
Régie générale :	Olivier Songy
Régie lumière :	Stéphane Wolffer
Peintures et graphisme :	Aneth
Photos :	Benoît Linder

Distribution

Francis Freyburger
Frédéric Solunto
Yann Siptrott
Elsa Poulie
Aude Kogler
Patrice Verdeil



Aneth



OC&CO compagnie de théâtre

Historique

1997

Création de la compagnie,
le 1er avril...

nal d'Alsace.

21 représentations : Strasbourg, Haguenau, Sélestat, Bienne, Neuchâtel, Troyes, Colmar ...

Créations

1999-2000

Solness Le Constructeur,
d'Henrik Ibsen
Coproduction : Théâtre du Marché
aux Grains de Bouxwiller.

15 représentations : Ostwald, Strasbourg,
Niederbronn-les-Bains, Bouxwiller, Lingolsheim

Formations

Depuis 1997

Ateliers de pratique théâtrale destinés
aux amateurs.

Plus de 500 participants (adultes, adolescents,
enfants) ont été inscrits à nos ateliers en 8 années.

2001

Stage Afdas : " La Thébaïde,
entrée dans l'univers de Racine "

2002

Stage Afdas : " Sénèque,
ou le théâtre de la démesure "

2008

Jeu de l'acteur I (Tchekhov)

2009

Jeu de l'acteur II (O'Neill)

2001-2003

Inaccessibles amours,
de Paul Emond
Coproduction : Théâtre du Marché
aux Grains de Bouxwiller.

45 représentations : Strasbourg, Festival Off
d'Avignon 2002, et tournée alsacienne (avec le
soutien de l'Agence Culturelle d'Alsace)

Résidences

2004-2007

La compagnie a été en résidence
de création à l'Espace Grün
de Cernay (68) au cours de la
saison 2004-2005 et au Relais
Culturel de Haguenau (67) pendant
les deux saisons suivantes.

2005-2006

Les Troyennes,
de Sénèque
Coproduction : Espace Grün de
Cernay, TJP - Centre Dramatique
National d'Alsace.

25 représentations : Cernay, Strasbourg, Obernai,
Phalsbourg, Bischwiller, Wissembourg, Saverne,
Sélestat

La compagnie OC&CO est soutenue dans ses
créations par :

la DRAC d'Alsace, Ministère de la Culture
et de la Communication,
le Conseil Régional d'Alsace,
le Conseil Général du Bas-Rhin
L'Adami
La Spéridam
et la Ville de Strasbourg.

2007- 2009

Autour de ma pierre, il ne fera pas nuit,
de Fabrice Melquiot
Coproduction : Ville de Strasbourg,
Relais Culturel de Haguenau, Atelier
du Rhin - Centre Dramatique Régio-

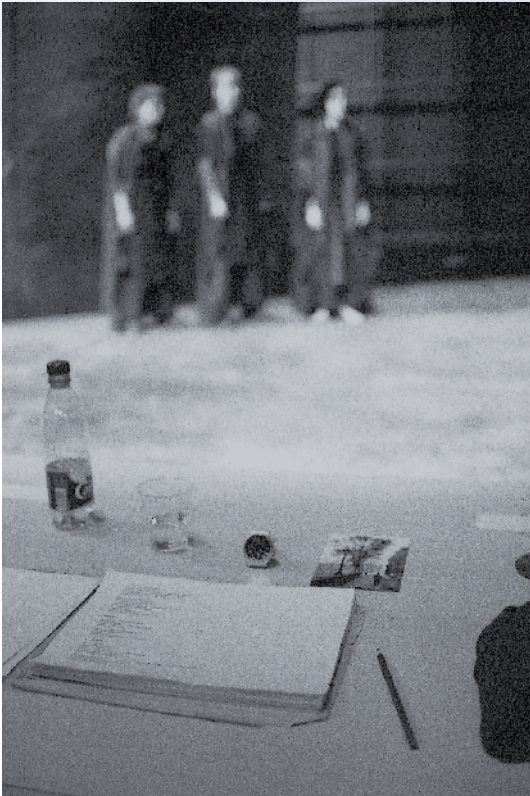


photo Benoît Linder

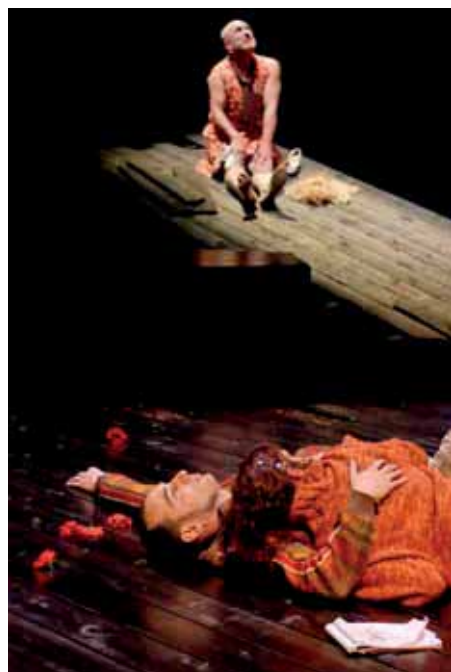
OC&CO compagnie de théâtre

Du texte à la scène

Ce qui me fait choisir une pièce, c'est avant tout la densité de l'écriture et sa dimension poétique. Une écriture est dense lorsqu'elle laisse entrevoir derrière les mots, les phrases ou les répliques, autre chose que ce qui est dit, quand elle leur fait porter une charge émotive qui dépasse leur sens strict et donne ainsi du recul, du relief aux situations exposées à l'esprit du lecteur. La poésie est sœur de cette densité puisqu'elle permet aussi, à sa façon, un décalage qui décuple la force des expressions et ouvre vers d'autres horizons (« Dans un poème, les mots habituels sont déplacés, replacés de telle sorte qu'à leur sens courant s'en ajoute un autre : la signification poétique » - Jean Genet, *Miracle de la rose*, éditions l'Arbalète, page 213).

Je me rends compte avec le temps que les textes qui me touchent ont, en plus de leur densité poétique, un rapport étroit avec les émotions, une manière de montrer avec pudeur ce qui se cache derrière une expression : un aveu, une douleur, une attente, la peur d'exprimer ce qui est ressenti. Je trouve cette matière éminemment théâtrale, car elle permet, avec violence ou douceur, de dévoiler l'essence même de ce que nous sommes : des êtres fragiles cherchant à nous battre contre nos propres faiblesses. Et pour le théâtre, elle donne à l'acteur un terreau riche pour épanouir son jeu, une matière dramatique à manier avec délicatesse pour laisser au spectateur le soin de se faire son propre théâtre. L'espace et ses rapports participent à cet équilibre, sans cesse au bord de la rupture. L'acteur est beau, c'est à dire émouvant, quand il accepte de se mettre dans cet état de disponibilité qui lui donne parfois l'impression, le vertige de ne pas jouer, la peur légitime de se mettre à nu. Mais il est d'autant plus fort qu'il est simple et retenu, et s'abandonne ainsi, comme l'auteur s'abandonne en se livrant dans sa propre écriture.

Olivier Chapelet
Octobre 2005.



photos Benoît Linder

“Autour de ma pierre, il ne fera pas nuit”

Fabrice Melquiot - création 2007

Créée à Haguenau la saison dernière, la pièce *Autour de ma pierre, il ne fera pas nuit* de Fabrice Melquiot revient à l’affiche strasbourgeoise. Mise en scène subtile d’Olivier Chapelet, pour un texte riche, servi par de formidables comédiens.

Un poète dans la salle, en route vers la scène. Une voix qui résonne... Nous sommes à Naples. Peut-être. C’est la nuit, et la chaleur est suffocante dans ce cimetière où s’activent deux frères détrousseurs de cadavres.

Il y a Dan, l’aîné, qui se veut déterminé, et Ivan, désespéré. La morte est jeune et s’appelait Eléonore, comme le révèle la pierre funéraire. Et la tombe profanée est celle d’un être qui fut vivant et aimé. Survient son père, à qui la morte manqua. Il tue Dan, et celui-ci manque sur le champ à sa famille à lui. Il y a là Ivan, donc, ainsi que leur père à tous les deux – Louis Bayle, dit Lullaby, improbable travelo vêtu des robes d’une défunte épouse qu’il n’a cessé de pleurer. Et il y a Laurie, enceinte d’Ivan, ainsi qu’Eléonore, fiancée de Dan, que l’on porte en terre dans un cercueil d’enfant.

La vie, l’amour, la mort

Construit sur le fil, le texte de Fabrice Melquiot fouille l’âme humaine jusqu’au tréfonds de ses émotions, en tout ce qu’elles peuvent avoir de paradoxal, mais aussi de charnel et d’épidermique. La vie, l’amour, la mort. Et le sexe en tout cela, qui ordonne – dans tous les sens du terme – et désordonne. Les mots y sont crus, souvent ; délicats, parfois ; justes, toujours.

Juste ; c’est d’ailleurs le prénom du Poète, ici interprété par Patrice Verdeil. Francis Freyburger, Frédéric Solunto, Yann Siptrott, Elsa Poulie et Aude Koegler sont les autres excellents comédiens de cette mise en scène avec finesse par Olivier Chapelet. Autour de la pierre qui structure un plateau au sol de guingois, il ne fait jamais nuit. Dressée comme une dalle funéraire, celle-ci sert d’écran-reflet aux émotions des personnages, traduites dans des couleurs ou des images abstraites mais toujours organiques et palpitantes.

Echos de l’enfance, présence des morts dans le vide laissé en héritage aux vivants... Peter Pan côtoie la Faucheuse au manège de ces vingt et une scènes qui se succèdent, dans de subtils allers-retours spatio-temporels servis par les lumières de Gerdi Nehlig et une création sonore d’Olivier Fuchs. On ne s’y perd pas en chemin, saisi par l’humanité des personnages et soutenu par la petite étincelle d’espoir qui ne veut pas ici s’éteindre. L’on rit aussi, car l’humour et la poésie y priment sur la gravité du thème. Le poète s’en ira avec une fleur à la boutonnière, comme un p’tit coquelicot à la Mouloudji. Poésie, amour et mort, mais beaucoup de vie surtout.

Véronique Leblanc
Octobre 2007

Dernières Nouvelles d’Alsace



Photos M. Weber

Sénèque - création 2005

Les Troyennes, toute douleur et violence

Créées au terme d'une féconde résidence à l'Espace Grün de Cernay, dans une mise en scène d'Olivier Chapelet, les Troyennes de Sénèque sont désormais à l'affiche strasbourgeoise. Il songeait à Racine, et à la tragédie donc, à sa grande école française. Mais Sénèque bientôt s'imposa à lui, et la tragédie antique, et ces Troyennes qui en effet cristallisent exemplairement l'extrême douleur et violence qu'à travers le destin particulier des femmes – des épouses, des mères...- chacun associe à l'universelle expérience répétée à l'infini à travers les âges, jusqu'en ce début de XXIème siècle hélas, de la guerre.

Le souci de cette actualité toujours vivante de la guerre rattrapa, ces toutes dernières saisons, le travail théâtral d'Olivier Chapelet – cet encore jeune metteur en scène et sa compagnie OC&CO tricotent avec patience et sérieux, en se gardant de toute précipitation, l'une des intéressantes promesses de la scène théâtrale régionale.

(...)

Un projet porté, donc, par une émotion d'actualité, elle-même dictée par l'horreur charriée chaque matin par le spectacle des grandes affaires du monde. Et un projet qui dès lors engageait Chapelet au-delà peut être de sa naturelle prudence : la représentation de la grande

tragédie antique, et de celle-ci en particulier, de ses rituels si somptueusement épurés, expose chacun de ses acteurs très au-delà de la classique convention théâtrale, et le fil n'y est pas facile à tenir et transcender, entre l'austère liturgie sacrée et l'humaine fureur et passion : de la dizaine de bons comédiens d'ici qu'à cette occasion il sollicite, et de sa compétente équipe artistique, Olivier Chapelet optimise à cet égard très remarquablement la ressource.

(...)

Cruauté et souffrance extrêmes – c'est ce moment qu'en ses Troyennes fixa Sénèque, où une communauté écrasée déjà par les pires effets de la guerre mobilise ardeur et courage encore, surhumains, pour résister à l'odieuse injonction de l'ennemi, avant de céder, mais dans la dignité, à l'implacable loi du vainqueur : le deuil des Troyennes sera en tous lieux et en tous temps éternel, et l'antique poème recueille, en son cri muet, - et comme on l'entend ici, encore une fois ! -, la douleur de toutes les populations ainsi écrasées par la guerre.

Antoine Wicker
Parution du 22/01/05.
Dernières Nouvelles d'Alsace



Photos Benoît Linder

Paul Emond - création 2001

Ce travail révélera à beaucoup d'entre nous un auteur en même temps qu'un metteur en scène : c'est, à Strasbourg, une très belle surprise de fin d'année. D'Olivier Chapelet, metteur en scène de ces *Inaccessibles amours* de Paul Emond, vous vous souviendrez peut-être d'avoir vu, ces dernières saisons, une déjà bonne mise en scène de *Solness le constructeur*, d'Ibsen. Un jeune acteur, parisien, qui un jour choisit de vivre et travailler en région. A Strasbourg. On l'y aperçut dans quelques spectacles. Il s'y partage entre tâches d'enseignement, ou d'animation d'ateliers de théâtre, et projets artistiques personnels, de mise en scène désormais : ces *Inaccessibles amours* manifestent maîtrise considérable de tous les arts et métiers de la scène, et remarquable intelligence de la mécanique dramaturgique d'un texte finement distingué, distribué avec même rigueur et sensibilité - les comédiens y sont idéalement choisis et dirigés. Et parfaits eux-mêmes : Jean-Philippe Meyer, Carole Breyer, Gilles-Vincent Kapps. D'être passé à côté de Paul Emond, on sera moins excusable : la cinquantaine presque accomplie déjà, quatre romans, une quinzaine de pièces de théâtre, autant de traductions et adaptations - ce Bruxellois est

populaire en plus d'un réseau, et ses *Inaccessibles amours* signalent un fin talent d'observateur de l'humaine condition. Trois vies ce jour-là, très actuelles, d'une manière ou d'une autre malaimées mais également cocasses, se chahutent dans un bistrot de la ville, et quelques autres destins encore y sont à travers leurs récits convoqués : il y a là, et je vous en laisse la surprise, d'exquis portraits humains, sévères en même temps qu'attendris, et qui tricotent une vive et brillante, et noire chronique, à tous points de vue inépuisable, de la solitude. Théâtre de pure cruauté en réalité, mais d'une élégance rare, d'une infinie drôlerie et délicatesse : c'est ce fil délicat que travaille, avec un soin remarquable, Olivier Chapelet - il fédère ici un beau geste collectif (de Pierre Diependaële, Françoise Dapp-Mahieu, Olivier Fuchs et Louis Guerry) ; et la pièce d'Emond, sa phrase désarmante de simplicité, y déploie paradoxale richesse et plénitude. Petite forme théâtrale, mais grande comédie humaine et sociale.

*Antoine Wicker.
Parution du 11/12/01
Rubrique "Théâtre"
Dernières Nouvelles d'Alsace*



Photos : Benoît Linder

“Solness le constructeur”

Henrik Ibsen - création 1999

Sur la hauteur de l'échafaudage

Olivier Chapelet et sa toute jeune compagnie ont élevé le Solness d'Henrik Ibsen vers une modernité intelligente, qui garde au texte son intensité dramatique et dépoussière le jeu de démonstrations n'ayant plus lieu d'être.

Le thème n'est pas lié au passé, ou alors à celui seul du Constructeur qui sacrifie sa vie sentimentale et familiale à sa carrière. Les travers d'autorité des personnages, de soumission, d'insoutenable légèreté aussi, traversent les époques, font aujourd'hui encore cette confrontation des hommes entre eux, et avec leur(s) Dieu(x). Dans sa note d'intention, le metteur en scène annonce une lecture extérieure de cette contradiction entre amour et profession, qu'il ne veut pas faire sienne. Cette lecture précisément qui donne au spectacle une vie propre. Et permet au spectateur une égale compassion pour chacun des drames qui se jouent.

Le Solness d'Olivier Chapelet est dans la présence évidente, jamais soulignée, d'un autodidacte arrivé, pesant de son imposante stature mentale sur l'envol d'un plus jeune que lui. La présence, dans l'interprétation, d'un André Pomarat soucieux à l'extrême de laisser vivre, circuler et respirer sur scène l'ensemble des comédiens sans

jamais leur voler un effet ou une phrase. Le travail de gommage, fait de manière systématique sur l'exposition des malheurs de chacun, la retenue et la justesse exigée par cette direction d'acteurs, mènent avec une constance remarquable au centre de la pièce.

Émotion et lumière

Peut alors surgir une princesse Hilde qui fait voler en éclats le mot devoir, accroché à la condition féminine, et met le doigt sur la faille de l'imposante stature mentale citée plus haut. Cet ange, qui fait la bête, a les traits d'une Natacha Maratrat qu'on n'avait pas osé rêver pour le rôle. La jeune femme prend la lumière, accordée par tous les autres interprètes, avec une telle inconscience et un tel respect mêlés, que l'émotion va au-delà de l'histoire contée.

Pierre Diependaële (scénographie et lumières) fait coulisser des panneaux simples et structurels devant la toile de fond “classique” de la pièce. Il lui accorde ce qu'il faut d'ombre, de décalage et de beauté. Dans une démarche qui parraine, et de belle manière, le travail précis et audacieux d'Olivier Chapelet.

M.S.K

Parution du 28/10/99

Dernières Nouvelles d'Alsace

Contacts

“Il y a des anges qui dansent sur le lac”

Direction artistique	Olivier Chapelet	ocandco@free.fr
Administration	Vinca Schiffmann	vinca.schiffmann@ocandco.net 06 82 83 92 33
Diffusion	Carol Ghionda	carol.diff@gmail.com 06 61 34 53 55
Technique	Olivier Songy	olivier.songy@laposte.net 06 50 32 68 33
Coordonnées postales		Maison des Associations, 1a, place des Orphelins, 67000 Strasbourg
Site internet		www.ocandco.net



William Turner - détail